

L'enseignement de Gurdjieff

**Avez-vous été ou êtes-vous peut-être encore un adepte des groupes Gurdjieff ? Etes-vous au contraire un pur autodidacte ?*

Je n'ai jamais été membre d'un groupe Gurdjieff, mais j'ai été personnellement en contact avec deux élèves directs de G. : Solange Claustres (1920-2015) auteur d'un livre sur G, et Paul Beekman Taylor (né en 1930) auteur de huit ouvrages sur G. Enfin je ne suis pas un autodidacte pour deux raisons : d'abord parce que j'ai appris la Tradition directement de l'Esprit et de l'Etre qui sont les deux maîtres non humains ; et ensuite parce que j'ai fait des études de philosophie à la Sorbonne, à l'université de Paris IV.

**L'hostilité des praticiens de la voie des rites envers ceux de la voie des maîtres n'est-elle pas une affaire de connaissance (foi, étude et croyance) versus co-naissance (accès direct à la Vérité de l'Etre et connaissance de soi donc de l'Autre) ?*

Je ne puis reprendre votre jeu de mots basé sur la consonance entre une connaissance qui serait théorique et une co-naissance qui serait pratique. Au-delà de cela et pour répondre à votre question, les faits historiques enseignent que les praticiens de la voie des rites (rabbins, prêtres, imams) se montrent hostiles envers les maîtres spirituels (hassidîm dans le judaïsme, johannites ou gurdjieviens dans le christianisme, et soufis dans l'Islam) pour deux raisons principales. D'abord parce que l'existence d'une voie des maîtres émancipe les disciples de cette voie par rapport à la pratique de la voie des rites. Il est bien connu que lorsque G. visitait une cathédrale avec ses élèves, ils n'assistaient pas au rite de la messe, même si G. fut finalement enterré à la cathédrale russe de Paris. La première raison tient donc à une rivalité entre deux types de société religieuse, la pratique de la voie des maîtres retirant généralement des clients à la voie des rites. Mais cela n'est pas toujours le cas car dans le christianisme par exemple le monachisme, qui était à l'origine une expression de la voie des maîtres, fut rapidement récupérée par les prêtres praticiens de la voie des rites, ce qui fait que le monachisme chrétien relève aujourd'hui à la fois de la voie des maîtres (par sa pratique de la direction spirituelle) et de la voie des rites (par sa pratique des sacrements et donc des rites liturgiques). La deuxième raison de l'hostilité des tenants des rites à l'égard des tenants des maîtres est d'ordre doctrinal : elle tient au fait que les tenants des rites ont une compréhension théologique de leur Ecriture sacrée, compréhension théologique qui les rend incapables de comprendre et par conséquent d'admettre l'intelligence purement philosophique que les tenants de la voie des maîtres ont de la même Ecriture sacrée.

**Néanmoins les deux "personnages" peuvent-ils cohabiter en un même individu ?*

Les praticiens de la voie des maîtres naissent dans un milieu parental qui pratique généralement la voie des rites et ils commencent donc adolescents leur quête intérieure en tant que praticiens de la voie des rites avant de chercher à l'âge adulte à se perfectionner dans la pratique de la voie des maîtres. Inversement un praticien de la voie des maîtres peut à l'âge adulte continuer à s'intéresser à la voie des rites. C'est ainsi que dans la Bible on voit le prophète Elie, praticien de la voie des maîtres, enseigner à son disciple le nazîr-prophète Elisée la symbolique et le symbolisme des ziggurats qui étaient des temples relevant comme tels de la voie des rites. G., qui enseigna lui aussi la symbolique des ziggurats au chapitre de

Belzébuth sur l'art, raconte par ailleurs dans *Rencontres avec des hommes remarquables* comment il célébra une fois la fête de Pâques. Autre exemple : au Mexique don Juan Matus (1891-1973), le maître toltèque de Carlos Castaneda (1925-1998), assistait régulièrement à la première messe du matin, une messe brève qui dure une demi-heure.

**Qui peut transmettre ? Comment reconnaître un authentique Maître spirituel ? Quels sont les six facteurs accréditants de l'Idiot patenté ?*

Tout d'abord il convient, lorsqu'on parle de maître spirituel, d'établir la distinction entre un véritable maître spirituel et un ou une simple mystique. Ces deux catégories de personnes ne travaillent pas au même niveau. Les mystiques, comme les maîtres spirituels, ont une expérience personnelle intuitive du plan non humain. Mais comme les mystiques ne possèdent pas une raison suffisamment exercée et développée, ils perçoivent les éléments du plan non humain sous forme de symboles au lieu d'en avoir une intelligence claire. Cela tient au fait que leur intuition, n'étant pas rompue aux arcanes de la raison, demeure une « intuition sensible » et n'a pas assez mûri pour atteindre l'état « d'intuition intellectuelle » comme disait René Guénon. Comme exemples de mystiques on peut citer les noms de Catherine Labouré et de Bernadette Soubirous. La situation d'un authentique maître spirituel comme G. est totalement différente. Etant donné qu'un vrai maître spirituel est capable d'exercer son intuition intellectuelle (ce que I Samuel 9,9 appelait le « voir » ; ce que Pascal appelait « l'esprit de finesse » ; et ce que Husserl appelait la raison phénoménologique), il accède à la compréhension claire de l'essence philosophique des éléments du plan non humain. Un débutant ne peut pas reconnaître un maître spirituel car il n'a pas la connaissance qui lui fournirait les repères nécessaires à un tel discernement. Cependant un maître spirituel parvient à trouver des élèves prêts à l'écouter et à le suivre car il se trouve accrédité auprès d'eux par six facteurs qui inspirent chez ses auditeurs une certaine confiance en lui. Les six facteurs qui accréditent un individu comme maître spirituel sont les suivants : posséder la connaissance théorique (dans l'Occident judéo-chrétien celle-ci se rapporte aux trois vertus théologiques) ; pratiquer cette connaissance ; avoir de la surface sociale (être riche ou du moins propriétaire terrien) ; posséder des charismes personnels (être grand, corpulent, avoir un beau visage, être souriant, être éloquent) ; être le disciple d'un maître (ce qui constitue une recommandation) ; et enfin être un étranger car, comme le dit l'Écriture, nul n'est prophète en son propre pays. A ce sujet il faut noter que cette qualité d'étranger peut s'entendre au sens ethnique mais aussi au sens figuré. En effet même si un maître spirituel est un indigène, il se trouve cependant accrédité et renforce son autorité en se rendant étranger à ses élèves ou disciples, et on se rend étranger à ceux-ci en ne leur parlant ni de son passé, ni de sa condition sociale, ni de sa famille, ni de sa vie privée, ni de sa sexualité, ni de soi-même en général.

**Les réponses de Gurdjieff à des questions d'ordre métaphysique ou exotérique, renvoyaient souvent à un constat intérieur. Il amenait son auditoire à un retour au corps ou, comme vous le dites, à une intelligibilité philosophique de la vie. D'où parlait-il et à qui ou quoi s'adressait-il ?*

La voie des maîtres repose entre autres choses sur l'idée ou sur le fait qu'on ne peut modifier les comportements des gens qu'en modifiant leurs représentations mentales car personne n'agit contrairement à ses convictions. Le travail spirituel commence donc par la quête de la

vérité. Et comme on ne peut connaître la vérité qu'en exerçant son « voir », la première tâche d'un maître consiste à apprendre à son élève à « voir » par lui-même les vérités. Dans cette optique G. aimait inviter ses élèves à prendre conscience de la sensation que leur corps ressentait face à la vie. Une fois que l'élève a pris conscience de cette sensation et de sa nature, il est invité à trouver les mots pour la nommer. Et cela débouche naturellement sur des prises de conscience portant sur les causes de cette sensation, ce qui introduit directement dans le plan éthique qui se trouve lui-même articulé aux autres plans de l'existence et par conséquent aux autres disciplines philosophiques. G. comme tout autre maître spirituel parlait depuis la connaissance qu'il avait acquise personnellement. Et il s'adressait chez ses élèves à leur totalité d'être humain, laquelle englobe le centre moteur, le centre sexuel, l'instinct de conservation, le centre émotionnel et le centre intellectuel.

**La tristesse de l'essence, c'est s'apercevoir que bien peu de personnes obéissent aux lois ontologiques, à la Vérité intérieure qui est le Père. Pour faire ce constat et agir en conséquence, Gurdjieff n'était-il pas profondément croyant ?*

Le Père est appelé dans la Bible Yehovah qui en hébreu désigne « l'Etre ». Cet Etre apparaît sous la forme de deux phénomènes distincts : il est d'une part la manifestation des phénomènes sensibles et d'autre part la révélation des vérités de ces phénomènes. Or les phénomènes sensibles ne sont pas des objets de croyance : ce sont des faits, des événements qui se proposent d'abord aux cinq sens et ensuite aux facultés de l'âme comme la volonté (qui est hélas tentée de refuser les phénomènes désagréables) et l'entendement (qui est appelé à comprendre ces phénomènes). De même les vérités qui composent l'intelligibilité de l'expérience de la vie ne sont pas des objets de croyance : ce sont des intelligibles qui se proposent à l'intellect. Il n'y a donc aucun moyen d'établir le moindre rapprochement entre un maître spirituel comme G. et la croyance. G. était un philosophe qui insista explicitement dans *Belzébuth* sur l'exercice de la « raison » : il n'était ni un croyant, ni un théologien, ni un mystique. Etant né dans l'Arménie orthodoxe, il était chrétien. Mais sa relation à la Bible n'était pas une croyance : c'était une compréhension d'ordre philosophique. Il convient de tordre définitivement le cou au rapport que les gens font indûment entre religion et croyance. Dans la tradition biblique qui se confond avec la tradition proche-orientale (je fais là référence aux sources égyptiennes et mésopotamiennes voire perses de la Bible), les religions juive et chrétienne ne codifiaient pas des croyances mais le « voir » des « voyants » (I Samuel 9,9). Or « voir » n'est pas croire. Voilà pourquoi Jésus de Nazareth insista en disant : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... de toute ta pensée » (Matthieu 22,37 ; Marc 12,30). Comme toutes les religions traditionnelles, le judaïsme et le christianisme sont simplement des philosophies qui se sont dotées d'écrits sacrés et de rites célébrés par des prêtres dans des temples, ce qui fait de ces philosophies des religions. Dans ces religions il n'y a aucune place pour la croyance qui, étant nécessairement imaginaire, est irréaliste et par conséquent un fléau. Il faut en effet se souvenir que dans la Tradition, la foi ne désigne jamais la croyance de l'entendement mais désigne uniquement la confiance de la volonté en ce que l'entendement a « vu » et compris. Si certaines personnes croient, c'est, comme le disait Christopher Fremantle, un disciple de G., parce qu'elles sont paresseuses et que, n'ayant pas le courage ou la force de penser, elles tombent dans une facilité trompeuse en faisant une lecture littérale des passages de l'Écriture qui les porte à croire alors que ces passages étaient en réalité de nature symbolique et n'étaient pas destinés à devenir des objets de croyance mais des objets de compréhension.

**Pourquoi in fine chercher sa propre gloire (l'histoire des cornes de Belzebuth) ? Gurdjieff n'appelle t-il pas tout au long des "récits" le Christ, Seigneur et Maître ?*

L'épisode des *Récits* où Belzébuth acquiert ses cornes est directement inspiré des traditions mésopotamiennes et bibliques et en particulier d'Exode 34,29-35 qui décrit Moïse portant des « cornes » (en hébreu : *qaran*). Ces cornes signalent que Belzébuth est désormais prêt à donner des coups de cornes à ses élèves, c'est-à-dire prêt à exercer la direction spirituelle. Cette tâche, qui a reçu de la Tradition le nom de charité, consiste à transmettre aux élèves la foi en l'Esprit et l'espérance en l'Être. C'est là un devoir directement dicté par la nature même de la vie. Le fait qu'un maître spirituel acquière de la gloire en instruisant et en éduquant des élèves ne signifie pas qu'il agit pour acquérir une gloire qui serait chez lui l'objet d'une jouissance narcissique. Cette gloire du maître, qui est un simple effet de sa mission (Jean 15,20), se trouve toute entière orientée vers un but qui n'est pas d'ordre égotique : faire baisser la quantité de souffrance qui endolorit le monde. Si G. considérait Jésus de Nazareth comme un maître, c'est d'abord parce que lui-même était chrétien (arménien orthodoxe). Mais il faut à ce sujet se rappeler qu'à la différence de la voie des rites qui n'est pas réitérable (Jésus a institué le rite eucharistique pour plusieurs millénaires et il n'y a donc pas lieu qu'un quidam crée et propose un nouveau rite), la voie des maîtres est réitérable. Après tout Jésus lui-même comme maître spirituel ne fit que reprendre et répéter la tradition antérieure léguée par les maîtres passés du judaïsme (Matthieu 5,17). Dans le christianisme, la voie des maîtres se trouve illustrée par le johannisme, c'est-à-dire par les cinq écrits de Jean. Or ce qui caractérise le christianisme johannique comme la voie des maîtres dont il participe, c'est que l'œuvre du maître Jésus de Nazareth est réitérable par un maître contemporain (Jean 13,15-16 ; 14,12) au sens où Jésus appela ses disciples à l'imiter et à devenir à leur tour des maîtres qui bénéficieront eux aussi d'une gloire comparable, toutes proportions gardées, à celle de Jésus. C'est ce qui s'est passé chez G. Quoique celui-ci reconnaissait en Jésus un maître, il devint lui aussi à son tour un maître qui, par l'effet du travail accompli durant son incarnation, jouit aujourd'hui d'une gloire comparable à celle de Jésus quoique de beaucoup inférieure en rayonnement.

**L'Être ou Père est-il un concept philosophique ou une réalité organique, dans l'abécédaire de Gurdjieff ?*

L'Être est d'une part la manifestation des phénomènes sensibles et d'autre part la révélation des vérités de ces phénomènes. La manifestation des phénomènes sensibles est une réalité organique, et les vérités de ces phénomènes sont des intelligibles qui, étant abstraits des phénomènes, deviennent des concepts philosophiques chez ceux qui les comprennent. Les vérités des phénomènes sensibles sont donc des concepts philosophiques tirés de réalités organiques. Cette manifestation des phénomènes sensibles et cette révélation des vérités de ces phénomènes possèdent un point commun : elles sont toutes les deux des passages du plan non manifesté des potentialités au plan manifesté de l'actualisation de ces potentialités. Pour faire comprendre ce passage du plan non manifesté au plan manifesté, G. eut l'idée de surnommer une de ses élèves, Louise Davidson (une des femmes du groupe de la Cordée), en l'appelant « Verrue », et en expliquant qu'une verrue est un exemple de chose qui d'abord n'est pas là puis finit par apparaître. Ce qui compte face à l'apparition des phénomènes sensibles, c'est de les accepter puis de les comprendre. Ce qui compte face à l'apparition des vérités, c'est de les comprendre puis de les accepter.

Esotérisme christique

**L'Esprit de Vie (centre émotionnel supérieur) et l'Être ou Père (centre intellectuel supérieur) ne sont-ils pas le fruit d'une "co-naissance", celle de l'Homme nouveau né de souffle et d'eau ?*

L'Esprit, que vous appelez avec raison le « souffle », et l'Être ne peuvent pas être le fruit, c'est-à-dire le résultat, d'une connaissance. Ils préexistent à l'être humain et sont au contraire les agents, les moteurs de la connaissance que les humains ont de l'Esprit et de l'Être ; et ils sont donc aussi des objets de la connaissance humaine. L'Esprit et l'Être se font connaître par les humains en les éprouvant. C'est cette expérience humaine de l'Esprit et de l'Être qui procure aux humains la connaissance théorique de l'Esprit et de l'Être. L'Esprit se fait connaître des humains en les éprouvant pour leur inculquer la foi en lui, foi qui se traduit sous la forme de la pratique des quatre vertus cardinales (tempérance ; justesse ; prudence ; et force). Et de même l'Être se fait connaître des humains en les éprouvant pour leur inculquer l'espérance en lui, espérance qui se traduit sous la forme de la pratique des quatre vertus métaphysiques (patience au sens d'endurance ; espoir ; pardon ; et sanctionnement). Lorsque l'être humain pratique les vertus cardinales et les vertus métaphysiques, il se trouve renouvelé et comme rené. Mais cette renaissance morale, il la doit à la connaissance théorique de l'Esprit et de l'Être qu'il retira de son expérience personnelle de ces deux réalités. Ces différentes opérations peuvent se produire dans le contexte de la voie des maîtres, mais en général un individu ne commence pas par la voie des maîtres : il naît généralement dans un milieu parental qui pratique la voie des rites. Lorsque Jésus de Nazareth parla de renaître de l'eau (Jean 3,5), il ne faisait pas allusion à la voie des maîtres mais au baptême rituel dans l'eau qui relève de la voie des rites. Le baptême rituel dans l'eau, qui est administré par un prêtre, n'est qu'un symbole de l'expérience de l'Esprit : il n'est donc actualisé que lorsque le baptisé fait dans sa vie adulte l'expérience personnelle de l'Esprit et en vient par là à comprendre la nature de l'Esprit ainsi que ses implications morales.

**Il est dit ailleurs que les vrais adorateurs du Père le sont en Esprit et Vérité...*

La phrase que vous citez est tirée de Jn 4,21-24. Dans ce passage Jésus de Nazareth enseigne que les véritables adorateurs adoreront le Père qu'est l'Être ni au sanctuaire samaritain du mont 'Eval (Deutéronome 27,1-8 ; Josué 8,30-35) ni au temple juif de Jérusalem mais « en Esprit et en vérité ». En effet le christianisme johannique relève de la voie des maîtres et dans la voie des maîtres on n'adore pas l'Être en pratiquant les rites célébrés par des prêtres dans des temples mais en suivant l'enseignement d'un maître spirituel (comme par exemple Jésus de Nazareth ou G.), enseignement qui recourt non pas à des rites mais aux tactiques propres à la voie des maîtres comme l'enseignement écrit ou oral, l'épreuve illuminatrice, et le test judiciaire.

Arriver à s'émanciper de la mémoire, être présent, faire le sacrifice de l'espace-temps...N'est-ce pas là le fruit de "l'implantation d'un **nouvel organe" afin de "prendre conscience de l'inévitabilité de sa propre mort" ? Une sorte de porte sur l'éternité, un "troisième oeil" dont Gurdjieff espérait la greffe pour une partie de l'humanité?*

L'émancipation de la mémoire et le sacrifice de l'espace-temps sont totalement étrangers à la Tradition. D'ailleurs l'injonction « Souviens-toi » revient plusieurs fois dans l'Ancien testament. Il convient en effet de se souvenir de tout, et être présent consiste précisément à être présent à l'espace-temps, c'est-à-dire au milieu spatio-temporel dans lequel on vit car c'est en étant totalement présent tant aux phénomènes du passé qu'aux phénomènes du présent qu'on a l'opportunité de saisir les différentes vérités qui constituent ces phénomènes et composent ensemble la Tradition. Vous parlez de l'implantation d'un nouvel organe de perception. En réalité l'être humain possède déjà en lui toutes les facultés nécessaires pour accéder à la connaissance de la vérité, mais le drame est qu'il est hédoniste et paresseux, et qu'il n'utilise pas suffisamment ses facultés cognitives et en particulier son « voir » pour accéder à la connaissance. Chez G., comprendre consiste à comprendre avec tout son être, c'est-à-dire avec ses cinq centres humains. Presque tout le monde sait intellectuellement qu'il mourra, mais peu de gens appréhendent ce fait également avec leur instinct de conservation, c'est-à-dire avec leur volonté. Or si les gens appréhendaient la perspective de leur propre mort avec leur volonté, c'est-à-dire avec leur vouloir-vivre comme disait Schopenhauer, et pas seulement avec leur intellect, ils se sentiraient anxieusement concernés et cela suffirait à leur rendre plus concrète et partant plus réelle leur mort prochaine. Si l'expression « troisième œil » désigne un phénomène réel, elle ne peut désigner que le « voir ». Dans *Belzébuth* G. a évoqué l'organe kundabuffer. Ce néologisme se compose du mot sanskrit *kunda(lini)* et du mot anglais *buffer* (« tampon »). L'organe kundabuffer est l'organe qui, faisant tampon à la kundalini, empêche de connaître cette dernière. Quel organe empêche de connaître la kundalini ? C'est la glande pinéale qui est responsable du sommeil. Chez G. le sommeil possède un sens figuré comme chez Héraclite d'Ephèse : il consiste à s'enfermer comme un dormeur dans des représentations mentales subjectives coupées des vérités extérieures, objectives. Et ce qui enferme l'être humain dans sa subjectivité, c'est entre autres choses son hédonisme, c'est-à-dire sa recherche des plaisirs. Or on ne peut à la fois rechercher les plaisirs et chercher la vérité.

Qu'est-ce que "Voir" ? N'est-ce pas la naissance du **Témoin en soi ? Quelle est la différence entre regarder et voir ?*

« Voir » c'est percevoir les évidences, les truismes, c'est-à-dire la réalité profonde telle qu'elle est. Comment parvient-on à « voir » ? Pour réussir à « voir » il faut réunir en soi quatre vertus intellectuelles : d'abord écarter toute forme de croyance et d'imagination pour s'en tenir aux seuls faits observables comme par exemple les événements historiques ; ensuite exercer sur eux toute son intelligence, ce qui implique de percevoir un phénomène donné avec ses instincts, ses sentiments et son intellect ; troisièmement le fait de percevoir un phénomène donné avec ses instincts et avec ses sentiments permet de le percevoir dans sa dimension éthique et donc dans une perspective pratique ; et enfin « voir » consiste à regarder attentivement ce qui me regarde présentement et qui, ce faisant, fixe en retour mon regard sur lui, opération au cours de laquelle, bien évidemment, je ne dois pas détourner le regard et faire l'autruche. Comme le rappela Rimbaud dans sa « lettre du voyant » à Paul Demeny datée du 15 mai 1871 : « Musset n'a rien su faire : il y avait des visions derrière la gaze des rideaux : il a fermé les yeux ». C'est au cours de cette dernière opération que le noyau abstrait qui compose l'intelligibilité du phénomène qui me regarde se révèle à mon intuition intellectuelle. « Voir » est simplement un acte de l'intuition intellectuelle qui utilise les perceptions sensibles des phénomènes pour les traverser et atteindre jusqu'à leur noyau intelligible, tout

cela dans le cadre d'une perspective pratique d'ordre éthique. Quel rapport existe t-il entre l'acte de « voir » et le fait d'être un témoin ? « Voir » implique le sujet instinctivement, émotionnellement et intellectuellement. En cela « voir » ne consiste pas à être un simple témoin distant de l'objet perçu. Mais dans la mesure où « voir » c'est percevoir la réalité profonde, intelligible, telle qu'elle est, « voir » c'est être témoin de la vérité et partant de la Tradition. A présent quel rapport existe t-il entre l'acte de « voir » et l'acte de regarder ? Regarder peut être deux choses : examinons donc l'un après l'autre chacun de ces deux cas. Regarder peut être d'abord regarder de manière neutre les phénomènes sensibles en s'en tenant aux informations sensorielles sans chercher à aller jusqu'à les comprendre : or cet acte se différencie du « voir » en ce que celui-ci est un acte intellectuel de l'intuition et non un acte des sens. Et ensuite regarder peut être regarder avec les yeux du désir en sélectionnant dans le spectacle sensible qu'on a sous les yeux ceux des phénomènes qui sont susceptibles de satisfaire nos désirs : or cet acte possède un point commun et une différence avec le « voir ». Le point commun est que le « voir » est lui aussi animé par un désir, mais ce désir vise à comprendre et non à se satisfaire. Quant à la différence, elle tient au fait que dans le regard animé par le désir de se satisfaire c'est le sujet qui sélectionne dans le spectacle sensible les seuls objets répondant à ses désirs subjectifs alors que dans le « voir » c'est l'inverse qui se produit : c'est le phénomène extérieur qui, en prenant l'initiative de me regarder, me sélectionne et fixe en retour ma perception sur lui, ce qui me permet finalement de prendre conscience de son noyau abstrait, objectif.

**"Nul ne va au Père que par le Fils". Devenir un "Jésus" (un Fils de l'Esprit et de l'Etre) est-il un préalable à la délivrance d'une Parole juste et claire (transmettre la foi et l'espérance) ?*

Il convient d'éviter de parler de foi et d'espérance en général car si on ne précise pas que dans la Tradition la foi est uniquement la foi en l'Esprit et l'espérance uniquement l'espérance en l'Etre, alors du même coup on retire à son interlocuteur tout repère nécessaire à sa structuration intellectuelle. Il est bien évident que si un individu n'a pas l'expérience personnelle de l'Esprit et de l'Etre, s'il n'a pas compris cette expérience, et s'il ne pratique pas lui-même la foi en l'Esprit et l'espérance en l'Etre, alors il ne pourra pas en parler efficacement à autrui. Seuls ceux qui ont cette expérience et l'ont comprise jusqu'à en pratiquer les implications morales sont des Fils de l'Esprit et de l'Etre et peuvent par conséquent exercer la direction spirituelle auprès d'élèves.

Périphéries

**Les 7 centres de l'homme ont-ils un lien avec les 7 chakras ? Sont-ils repérables comme des zones spécifiques du corps ?*

Je ne connais pas assez l'hindouisme pour répondre avec précision à votre question mais le peu que j'en connais me permet d'affirmer qu'on peut tenter de faire une lecture gurdjieviennne du schéma hindou des chakras et établir par conséquent une concordance approximative et partielle entre les sept centres théorisés par G. et les chakras de l'hindouisme. Les sept centres ne sont pas tous humains. Seuls les cinq premiers sont humains ; quant aux deux derniers (le centre émotionnel supérieur qu'est l'Esprit, et le centre intellectuel supérieur qu'est l'Etre), ils se trouvent en dehors de l'être humain dans le monde

extérieur. Les cinq centres humains sont le centre moteur (jambes et bras), le centre sexuel, l'instinct de conservation (ventre), le centre émotionnel (cœur), et le centre intellectuel (tête). En ce sens les cinq centres humains correspondent à des zones du corps. Mais pas seulement. Ils se rapportent aux activités de ces organes corporels, et ces activités possèdent toutes un enracinement dans le cerveau. C'est pourquoi G., qui avait fait une année d'étude de médecine, tint absolument à rappeler que les cinq centres des organes corporels correspondent en réalité aux fonctions des trois cerveaux présents dans l'être humain, lesquels trois cerveaux résultent chez ce dernier d'une évolution qui procéda par cumul tout en conservant les étapes antérieures de son processus. C'est ainsi que le cerveau humain contient en lui-même trois cerveaux qui sont le fruit d'une évolution : d'abord le cerveau reptilien qui correspond à l'instinct de conservation, au centre sexuel et au centre moteur (on retrouve ces trois centres chez nombre d'animaux comme les sauriens) ; ensuite le cerveau limbique qui correspond au centre émotionnel (on retrouve ce centre chez certains chiens) ; et enfin le néo-cortex qui correspond au centre intellectuel (qu'on trouve surtout chez l'homme).

**Il existe, selon la terminologie de Gurdjieff, 5 centres humains et 2 non-humains. Pourquoi sont-ils définis comme "non-humains" et restent-ils quand même à la portée de tout chercheur de vérité ?*

Le centre émotionnel supérieur désigne l'Esprit : or l'Esprit n'est pas dans l'être humain. Il désigne très précisément le réel extérieur en tant qu'il s'oppose aux désirs erronés des humains, raison pour laquelle la Tradition le compara à un vent et même à des prédateurs (taureau, lion, aigle et homme). De même l'Être n'est pas à proprement parler dans l'être humain : c'est la manifestation des phénomènes sensibles et la révélation des vérités. La manifestation des phénomènes sensibles, c'est ce que G. appelait le « cosmos » dans les *Récits de Belzébuth* et ce que Heidegger appela la « nature » (en grec : *phusis*, du verbe *phuo* signifiant « pousser », et origine du mot physique). De même la révélation des vérités, c'est ce que G. appela le « Dieu Vérité » dans *Rencontres avec des hommes remarquables*, et ce que Heidegger appela la « vérité » (en grec *aléthéia* : ce qui signifie littéralement « sortie de l'oubli »). Quoique l'Esprit et l'Être soient extérieurs à l'être humain, ils sont cependant à la portée de tout être humain mais tout être humain ne leur obéit pas. L'Esprit s'oppose aux désirs erronés des humains et cela arrive à tout le monde mais l'Esprit s'oppose aux désirs erronés des humains pour pousser ces derniers à renoncer à ces désirs par la pratique des quatre vertus cardinales et tout le monde n'accepte pas de se soumettre à cette injonction. De même l'Être plonge les humains innocents dans des situations désespérantes et cela arrive à tout le monde mais l'Être plonge les humains innocents dans des situations désespérantes pour pousser ces derniers à espérer et tout le monde n'a pas assez de cran, de méthode, d'imagination et de ruse pour pratiquer les quatre vertus métaphysiques.

**Ces notions de "centres" dans l'enseignement de Gurdjieff ne jettent-ils pas plus de confusion mentale chez l'élève ? Je pense ici également aux concepts jungiens qui, à mon sens, cartographient l'intériorité. Autrement dit, ces concepts ne délimitent-ils pas ce qui par définition reste un mystère infini, un micro-cosmos ?*

La notion gurdjieffienne de centre doit être bien comprise pour pouvoir être acceptée. Il s'agit en réalité de quelque chose de très simple. En ce qui concerne le centre moteur, l'instinct

sexuel, l'instinct de conservation, le sentiment et l'intellect, G. les a appelés très justement des centres parce que ces cinq organes ou facultés sont naturellement portés à être égo-centriques : en effet chacun d'eux cherche à se satisfaire en fonctionnant non seulement indépendamment des quatre autres centres humains, mais encore au mépris des véritables centres qui sont plus importants qu'eux : l'Esprit (le centre émotionnel supérieur) et l'Être (le centre intellectuel supérieur). Chacun d'entre nous connaît les dangers d'une pensée sans sentiment ou sans instinct, d'un sentiment sans pensée ou sans instinct, d'un instinct sans sentiment et sans raison, mais aussi les dangers d'un comportement humain égo-centrique qui est incapable de s'adapter au milieu ambiant et refuse de tenir compte des réquisits des deux centres supérieurs à l'homme que sont l'Esprit et l'Être. L'être humain doit donc comprendre deux choses : d'abord que chacun de ses cinq centres humains ne doit pas rester égo-centré mais doit tenir compte des aspirations des quatre autres centres humains ; et ensuite que l'ensemble de ses cinq centres humains ne doit pas rester égo-centré au risque de se perdre mais doit au contraire se sauver en s'ouvrant aux exigences des deux centres non humains que sont l'Esprit et l'Être. Or de même qu'un des cinq centres humains cesse d'être un centre lorsqu'il s'ouvre aux aspirations des quatre autres centres humains pour devenir leur satellite, de même l'ensemble de l'être humain cesse d'être égo-centrique lorsqu'il s'ouvre aux réquisits des deux véritables centres non-humains que sont l'Esprit à l'Être, et qu'il devient ainsi leur humble satellite.

Peut-on voir un lien entre l'échelle spirituelle des idiots et les lames majeures du Tarot de Marseille, soit 21 états ou degrés ? Si oui, que représente le **mât ou **fou** ?*

Contrairement à ce que prétend l'allemand Bruno Martin, il n'y a pas de rapport direct entre les vingt-et-un degrés de l'échelle gurdjieviennne des Idiots et les vingt-deux arcanes majeurs du Tarot de Marseille, lequel était une illustration des différents moments de Genèse 1-2, ce qui n'est pas directement le cas de l'Echelle des Idiots. Pour comprendre ce que représente chaque arcanes majeur du Tarot, il faut d'abord faire l'exégèse symbolique de Genèse 1-2. Il n'existe aucun autre moyen d'y parvenir. C'est une étude qui nécessite d'être un hébraïsant, un symboliste, et un philosophe. Une fois qu'on a réussi à interpréter correctement Genèse 1-2, on en reconnaît tout de suite les différents moments dans les vingt-deux arcanes du Tarot.

**Y a-t'il des équivalences dans le christianisme ésotérique de G. avec des concepts "castanédiens" comme celui du "flyer", une sorte d'entité qui se repaît de nos émotions ou pensées négatives ou d'autres ?*

Les « flyers » désignent très précisément tous les étants qu'on perçoit dans le monde extérieur et qui captent insidieusement l'attention des gens au point de les asservir. Ces étants peuvent être des activités sociales, des personnes, des paroles, des actes, des médias culturels, etc. Parmi les « flyers » il y en a de mauvais : ce sont tous les étants qui, dans le monde, contribuent à maintenir le monde et par là les gens dans le phénomène de profanisation qui aveugle et aliène le monde contemporain. On peut considérer comme profanes toutes les manifestations mondaines, humaines qui se trouvent coupées, séparées de l'Esprit et de l'Être. Heureusement il y a aussi de bons « flyers » : ce sont tous les étants qui, dans le monde, véhiculent une influence orientée vers l'illumination et vers la libération des gens. Il convient donc dans un premier temps d'effectuer un discernement entre les mauvais flyers et les bons

flyers, puis dans un second temps de s'écarter résolument et définitivement des mauvais flyers pour se laisser volontairement influencer par les seuls bons flyers. S'écarter des mauvais « flyers », c'est ce que G. appelait « ne pas s'identifier », sous-entendu : aux phénomènes extérieurs qui paraissent séduisants mais qui sont en réalité toxiques.

"Les Récits de Belzebuth"

**Le Verbe des "récits" est ardu mais précis et concis. Avait-il pour fonction de rebuter, d'opérer un tri ou d'attendre une maturation intérieure apte à la compréhension ?*

Le langage des *Récits* n'avait pas pour but de rebuter mais au contraire d'enseigner : il ne peut rebuter que les paresseux. Certains néologismes des *Récits* ne peuvent être compris que lorsqu'on est capable de « voir » et qu'on met à contribution les connaissances linguistiques des personnes qu'on connaît (anglophones, germanophones, russophones, francophones, turcs, arméniens, arabophones, etc.). Mais collecter les connaissances linguistiques des uns et des autres ne suffit pas si dans ce travail de traduction et d'interprétation on n'est pas en même temps guidé par son propre « voir » car G. n'a écrit que pour signifier le contenu de son propre « voir », lequel est nécessairement universel car « voir » c'est percevoir l'intelligible, c'est-à-dire le rationnel, qui est éternel et universel.

Qui/que représente **Gornakhour Kharkhar, l'ami de l'essence de Belzébuth ? Et quelle est selon vous l'essence de Belzebuth-Gurdjieff, doté d'une queue et de cornes, tel un "serf", attaché à la Terre et reconnaissant envers l'Eternel...*

D'un point de vue historique ce personnage semble faire référence à un prêtre arménien qui permit à G. de comprendre que c'est la pratique des vertus intellectuelles et morales qui maintient l'existence du monde. Comme je l'ai déjà dit, Belzébuth est dans les *Récits* le type du maître spirituel, et c'est en ce sens que sa queue et ses cornes servent à fouetter et à encorner les élèves dans le processus de la direction spirituelle. Diriger spirituellement quelqu'un consiste moins à lui servir la connaissance sur un plateau qu'à se borner à corriger et à rectifier les faux-pas de l'élève.

Nulle part ailleurs que dans les récits on trouve de tels détails et explications sur le rôle de **Judas lors de la **cène**. Gurdjieff aurait-il eu accès à un apocryphe caché ou n'est-ce là qu'une hypothèse affirmée avec autorité ? Par ailleurs aurait-il renié l'**évangile de Thomas**, découvert peu après sa mort ?*

Les douze apôtres de Jésus de Nazareth étaient des types qui reprenaient le modèle fourni dans l'Ancien testament sous la forme des douze tribus d'Israël. En effet les douze apôtres et les douze tribus avaient deux points en commun : ils faisaient référence d'une part aux douze constellations du zodiaque et d'autre part à un certain nombre de concepts fondamentaux de la tradition biblique. Judas concentrait sur sa personne deux noyaux abstraits : la malfaisance et la mort. Dans la mesure où, d'un point de vue traditionnel, la malfaisance et la mort sont des faits inévitables, ils doivent nécessairement être pris en considération dans l'enseignement, et

c'est pourquoi Jésus n'a pas eu d'autre choix que de reprendre le symbolisme des douze tribus en incluant parmi ses douze apôtres un individu qui incarnât la malice et la mort : Judas l'Ischariote. Il arriva ce qui devait arriver : Judas trahit Jésus qui fut condamné à mort. La malice et la mort sont deux aspects de l'Être : en cette qualité ils ne peuvent être esquivés et Jésus pas plus que quiconque sur terre ne put les esquiver. Comme les autres aspects de l'Être, la malice et la mort ont une utilité directe : elles obligent ceux qu'elles atteignent à espérer en pratiquant les quatre vertus métaphysiques. C'était donc pour Jésus un bénéfice moral que d'avoir parmi ses douze apôtres un disciple qui, incarnant la malice et la mort, ne pouvait que le contraindre lui Jésus et les autres apôtres à surmonter cette malice et cette mort par l'espérance qui se décline sous la forme des quatre vertus métaphysiques. La compréhension de ces données ne se trouve pas dans un Évangile apocryphe : elle se trouve dans l'expérience comprise de la vie et c'est là que G. la trouva. Par ailleurs il n'est pas nécessaire ni possible de spéculer sur ce que G. aurait pensé de l'Évangile apocryphe selon Thomas.

**J'ai toujours senti, à la lecture des "récits", que Gurdjieff proposait une version ésotérique du christianisme, notamment par le discernement "christique" dont il fait preuve en observant les humains mais aussi peut-être par un essai de compréhension du "Corps du Christ" même ?*

G. a lui-même dit à Ouspensky que lui G. enseignait le « christianisme ésotérique ». Quant à la notion de « Corps du Christ », elle est symbolique : elle se rapporte à l'ensemble des paroles émises par la bouche de Jésus de Nazareth, et à l'ensemble des actes accomplis par le corps de Jésus. On peut à ce sujet se souvenir qu'à la fin de sa vie, en janvier 1949, G. se compara lui-même devant ses élèves à une dinde de Noël qu'on avait laissée au frigidaire pendant quatre-vingt-trois ans, ce qui était une manière de faire comprendre aux élèves que, de même que Jésus, la veille de sa mort, compara son corps, c'est-à-dire ses actes et ses paroles, à un pain comestible (Matthieu 26,26 ; Marc 14,22), de même G., qui avait alors quatre-vingt-trois ans, compara son enseignement en paroles et en actes à une dinde qu'on doit manger, c'est-à-dire comprendre.

**Le vaisseau occasion en particulier peut-il être le symbole d'un corps fantastique ? Sa constitution, propulsion et attributs lui permettent en effet de voguer sans heurts et de s'adapter à divers environnements...*

Les *Récits* proposent une fiction qui, en apparence, s'apparente aux récits de science-fiction comme ceux de Jules Verne ainsi qu'aux récits fantastiques comme par exemple l'épisode final de la transfiguration de Belzébuth. Dans ce livre les différents vaisseaux interstellaires sont des symboles des instruments spirituels qui permettent de se déplacer d'un état intellectuel et moral vers un autre.

**Une fois le livre terminé, on a cette sensation que la mission de Belzebuth/Gurdjieff est d'éviter la fin du monde en formant des éveilleurs, comme d'ailleurs Castaneda dans une autre perspective. Il parlait d'"édifier un Monde Nouveau". Pensez-vous qu'il ait réussi son objectif ?*

G. a apporté deux choses importantes : une compréhension claire et exacte des trois vertus théologiques, et une pédagogie basée sur une anthropologie et sur une métaphysique. La première est utile à l'illumination et par là à la moralisation des Juifs et des Chrétiens car on ne saurait agir contrairement à ses convictions. Quant à la seconde, elle a drainé jusqu'à nous une routine (lecture des textes de G. ; audition des musiques de G. ; repas accompagnés des toasts aux Idiots ; pratique hebdomadaire du hammam ; pratique des Mouvements de G.) qui apporte au monde occidental contemporain un art de vivre dont les modalités générales étaient déjà connues et reconnues comme utiles par le Proche-Orient ancien et par la Grèce d'Homère et de Pythagore. Ces deux apports de G. contribuent à édifier un monde nouveau dans la mesure où ils sont relayés et propagés par un certain nombre de gurdjieviens avertis et engagés. Mais le nombre de gurdjieviens est trop faible pour refaçonner l'ensemble du monde occidental, judéo-chrétien, auquel il s'adresse. Et la question n'est pas seulement une question d'effectifs car Jésus de Nazareth a lui aussi apporté la Tradition, et le christianisme est peut-être statistiquement parlant la première religion du monde mais le nombre de chrétiens qui comprennent exactement l'ésotérisme de l'Écriture est trop faible pour que cet ésotérisme ait une portée globalement mondiale. Il en va de même dans la sphère gurdjieviennne : se réapproprier la Tradition vivante et éternelle est une tâche qui nécessite un travail de tous les jours et tous les gurdjieviens ne parviennent pas au même degré de développement, ce qui a pour effet de minorer l'impact de l'œuvre de G. sur le monde contemporain.

**Comment Gurdjieff a-t-il pu inventer une telle histoire à l'échelle de l'Univers ? Se serait-il inspiré d'autres œuvres similaires ? Une lecture littérale de toute cette histoire serait-elle vraiment totalement inappropriée ?*

Tout d'abord G. avait observé que la plupart des gens sont des gens simples qui ont plus de facilité à s'intéresser à des histoires, à des narrations plutôt qu'à un enseignement abstrait et direct. Ce fait orienta G. vers l'obligation de recourir à un récit symbolique, sans compter que le recours à la symbolique fait partie des méthodes prescrites par la Tradition. Ensuite et comme on le voit dans « Lueurs de vérité » de 1915 et dans les *Fragments d'un enseignement inconnu*, G. au début enseignait la symbolique des cosmos qui faisaient référence aux sept astres traditionnels (lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, soleil) symbolisant les sept péchés capitaux (envie au sens de jalousie, colère, avarice, orgueil, luxure, gourmandise, paresse). Le cadre se trouvait donc dès le début tracé : les *Récits* parleraient d'une histoire qui se déroule au sein des cosmos. Cependant si les *Récits* contiennent des passages symboliques, ils contiennent également nombre de passages littéraux à comprendre à la lettre. Et c'est à travers ces passages littéraux faciles à comprendre par tous en théorie que les *Récits* exercent leur influence la plus prégnante et la plus féconde.